

L'ÉPHÉMÈRE n° 8

Gratuit • N° 8 • Le quotidien du 42^e Festival International du Film de La Rochelle • samedi 5 et dimanche 6 juillet 2014



Timbuktu de Abderrahmane Sissako

- Interview Sara Rastegar p.2
- *Le Trou* de Jacques Becker p.2
- Interview de Jean-Jacques Andrien p.3
- *Winter Sleep* de Nuri Bilge Ceylan p.3
- Interview de Laurent Petitgirard p.4
- Retours sur les festivités p.4

AUJOURD'HUI, Samedi 5 juillet

Ils arrivent :

Dietrich Brüggemann *Chemin de croix*

Brigitte Fossey *Jeux Interdits*

(Michel Piccoli et Jean-François Stévenin, pour le plaisir !)

16h15 : Rencontre avec Jean-Jacques Andrien animée par Nicolas Thévenin / Théâtre Verdière • entrée libre

20h : La Nuit (blanche) de l'évasion / Grande salle

DEMAIN, Dimanche 6 juillet


Ils arrivent :

Tony Gatlif *Geronimo*

Abderrahmane Sissako *Timbuktu*

20h15 : Soirée de clôture *Geronimo* de Tony Gatlif
Grande salle • passage unique

22h15 : Soirée de clôture (suite) *Timbuktu* de
Abderrahmane Sissako / Grande salle • passage unique

Demain, dimanche 6 juillet :  18°C/23°C

ÉDITO

Et voilà.

Cela fait déjà sept jours que nos yeux s'émerveillent devant chaque œuvre, comme une ivresse adolescente, nous aurons du mal à accepter le retour à la réalité.

La salle dépeuplée, un couple profite du dernier morceau émit par le tourne-disque fatigué, pour danser comme s'il s'agissait de leur dernière chance. Les sièges sont vides, la boule à facettes ne provoque plus aucune brillance pour personne. Et pourtant les émotions sont là.

Fatigués après la fête, nous le sommes tous. Mais cela ne nous empêchera pas de rester jusqu'à ce que l'aube arrive après la Nuit Blanche.

Quelle joie de voir chacun se précipiter aux différentes séances, se promener le long du vieux port, flâner, manger des glaces, parler de cinéma, d'art, de gastronomie et de l'avenir !

L'été poursuivra sa route, le vent soufflera et La Rochelle se souviendra de vous tous.

Catalina Cuevas

SARA FILME ROUGE

Votre film *Mes Souliers Rouges* parcourt désormais des festivals internationaux. En regardant en arrière, que penses-tu du rapport entre l'intention de départ et le film terminé ?

Je suis très agréablement surprise par la réaction des gens qui ressemble de très près à l'intention de départ. J'ai mis longtemps à faire ce film et presque deux ans à le monter : c'est un film avec une matière extrêmement intime et personnelle. Tout ce temps de travail était pour trouver une distance assez juste et je pense que le film est arrivé à une dimension beaucoup plus universelle tout en traitant une histoire totalement personnelle. Le film parle de l'histoire de ma famille, construit comme une épopée familiale : cela commence par la rencontre de mes parents lors de la révolution iranienne à leur engagement sous la République islamique, leur emprisonnement. Cela va jusqu'à l'exil, et leur décision de fonder une famille : la communauté idéologique qui bascule sur la communauté familiale. C'est aussi sur les nouvelles générations, qui ont cette même nécessité de se confronter à la force du monde, à la lutte et comment le cycle se poursuit dans ses répétitions. Si on retrace l'histoire de chaque individu, à quel point l'histoire se reflète dans les gestes du quotidien ? Mon film parle de la guerre, de l'idée de la survie et ce qui fait qu'à chaque instant on est poussé à continuer à vivre même si l'on est face à des choses extrêmement violentes. Il y a énormément de matière d'archive dans le film, que j'ai récolté petit à petit dans l'idée de faire un portrait géopolitique de l'histoire, des relations un peu plus abstraites et virtuelles qu'on peut avoir face à elle : les révolutions, les luttes, les disparitions, les mouvements d'immigration à travers le monde... Je voulais traiter de tout ça uniquement à travers des images et des situations de la vie d'une famille qui est la mienne.



Sara Rastegar

Pour évoquer les générations futures et l'histoire passée, vous filmez respectivement vos sœurs et vos parents. Comment ont-ils vécu les différentes étapes de l'élaboration de votre documentaire ?

L'être humain est un être fabulateur, on a tous une manière de raconter nos vies qui est presque un acte fictionnel. C'était très intéressant pour moi de filmer mon père et ma mère raconter leurs histoires séparément, car ils ont leurs propres versions de la révolution, de l'exil etc. On a la matière de notre passé, de notre mémoire, des expériences qu'on a vécu : chacun, pour avancer dans sa vie, va les mettre d'une manière ou d'une autre ensemble pour donner une sorte de continuité dans son histoire personnelle. C'était plus l'idée que la vie de chaque individu est une forme de fiction qui se tisse au fur et à mesure entre les éléments extérieurs et son être intérieur, à travers les âges et les expériences. Notre regard forge la réalité qui nous entoure. C'était

facile de filmer mes parents car je le fais depuis que j'ai 11 ans. Ma famille était extrêmement habituée à ça. Sur l'idée de faire ce film c'était encore autre chose, ils se demandaient quel film je voulais faire et ce que je voulais dire sur eux. Ils avaient peur que je les idéalise et que je mette une sorte d'héroïsme de la révolution en avant. Eux ne s'identifiaient pas du tout à cette image. Étape par étape, mes parents se sont aussi pris au jeu finalement et sont heureux du résultat final. C'était touchant de voir leur réaction face au film.

Comptez-vous poursuivre dans le réel ou vous diriger vers le fictionnel ?

Je ne fais pas de différence entre les deux. Ce qui relie tous mes films et les rattache à une certaine famille de cinéma documentaire, c'est le fait qu'ils soient faits à la maison. Je vais continuer à procéder de cette manière et à faire des documentaires mais à côté j'écris une fiction. C'est très intéressant car il y a la nécessité de ce sujet que j'étudiais d'une manière documentaire avec de la matière réelle. Finalement tout ça m'évoquait des espaces un peu plus fantastiques. J'ai basculé dans l'écriture d'une fiction où je puise dans les éléments du réel. C'est excitant car ça ne change pas tellement de ce que je faisais mais ça se renouvelle quand même, puisque cela s'introduit dans un autre type de dispositif. L'idée est de laisser énormément de portes ouvertes aux éléments qui apparaissent. Dans le documentaire il y a une énorme place laissée aux hasards, incidents, rencontres. C'est une matière dont je ne peux pas me passer, et c'est ce qui me plaît dans ce travail.

Propos recueillis par Briec Schieb

Projection le samedi 5 juillet à 17h / Dragon 3



Le Trou de Jacques Becker

TROUBLANTE, NUIT BLANCHE

Dans une très belle scène du film, Roland, l'instigateur du projet d'évasion, et Manu se fauillent dans la pénombre des sous-terrains. L'espace d'un plan la proximité de leurs visages se laisse dévorer par les ténèbres et les deux corps s'éloignent ensuite dans l'obscurité. Ce mystérieux plan éclaircit l'enjeu du *Trou* de Becker. Tout y est question de proximité et d'éloignement. Le film est le récit d'une double fuite. Celle des détenus d'une part et celle du temps d'autre part. Il y a d'abord le temps que l'on va passer dans une nouvelle cellule, puis les années que l'on risque de souffrir derrière les barreaux, les minutes des rondes des gardiens et les heures que la nuit offre à l'aventure. Si le temps est très abstrait au début, il devient un enjeu en court de route. Pour mener à bien l'opération les détenus doivent calculer le temps qu'ils ont pour creuser. Dans *Le Trou*, l'espace c'est le temps. L'un et l'autre se mêlent et se répondent. Il faut voir ces incroyables jeux de Becker avec le hors-champ. La nervosité du film surgit de cette simple mais belle idée, combien de temps le danger mettra-t-il à pénétrer dans le cadre ? La hiérarchie spatiale de la prison dicte le rythme et l'incroyable précision du scénario ne saurait masquer les enjeux de mise en scène.

Le film commence calmement, installant l'architecture de son récit. Le quotidien, les habitudes, les discussions des détenus, tout semble passer sous l'œil de Becker pour construire le terrain crédible de la fiction. Rapidement, la cellule devient le petit théâtre des va-et-vient des détenus, mais aussi de leur immobilité. Ce qui obsède Becker, c'est moins le sens de la vie du bagnard que la répétition des gestes, le mouvement des corps, autrement dit ce qui contribue progressivement à l'énergie du film.

Il s'agit alors de rester à la surface de ses personnages, de leurs émois, à l'exception d'une scène au parloir où Gaspard apprend que celle qu'il désire part en Angleterre. Le film se concentre dans la cellule et les rapports, peu sexualisés, restent de l'ordre de la franche camaraderie. Le *Trou* est un film qui procède donc d'une sorte d'étrange anti-dramatisation et se concentre quasiment exclusivement sur l'objectif principal, la fuite et les moyens d'y arriver.

On aurait tort de se laisser piéger par les apparences documentaristes des images car le naturalisme n'en est pas un. En effet, Becker souligne à plusieurs reprises l'importance de l'œil et du regard ainsi que l'emploi des outils qui aident la vision. On guette l'extérieur avec un petit miroir afin d'alerter l'arrivée des gardiens, on éclaire la pénombre. Dans *Le Trou* les détenus observent et sont observés. Dans leurs regards se niche le terreau de leurs désirs - avoir vu la rue, c'est imaginer qu'on aurait pu prendre un taxi. Si érotisme il y a, celui-ci est indirect, se tissant dans le regard, il se joue dans le geste de voir l'extérieur à deux, par exemple. L'extérieur, cette chimère qui soudainement anime brièvement les fantômes mais ne reste qu'éther de la vision.

Progressivement les gros plans deviennent partie prenante du montage et installent une tension par des effets de rapprochement sur les objets et les choses. On voit tout et l'on voit tout mieux. L'Art de Becker est de suggérer une certaine idée du panoptisme que nourrit intrinsèquement le lieu par de purs moyens de cinéma. En ce sens, le *Trou* est un vrai film de mise-en-scène qui déploie son regard de cinéaste. Les images rayonnent comme des fragments que la caméra révèle en même temps qu'elle les saisit et les enferme dans son cadre. Le cinéma est un cadre et la prison une limite. Chaque raccord résonne alors comme un piège qui a tôt fait de nous lier à la mécanique du geste, de la parole et du regard.

Plus le film se déroule et plus les allers-retours dans les sous-terrains prennent la forme d'un rituel. Au début du film, Jean Keraudy acteur et ex-détenu lance à la caméra que l'histoire qu'a filmée Jean Becker est vraie, qu'elle s'est déjà jouée hors du cadre. Par cette interpellation du spectateur qui dépasse la frontière du cadre le film ne semble dire qu'une chose. Toute fiction, aussi véridique et naturalisante soit-elle, est d'abord la prison du regard de celui qui la met en scène. Laissant se déployer la magie et l'enchantement de l'aventure des personnages, l'œil de Jacques Becker est quant à lui, admirable.

Matthieu Boulet

Projection le dimanche 6 juillet à 01h / Grande salle • Nuit blanche



Winter Sleep de Nuri Bilge Ceylan

« QU'ILS ME HAÏSSENT, POURVU QU'ILS ME CRAignent »

Il semblait naturel, après la rétrospective qui lui était dédiée en 2009, de voir *Winter's Sleep*, le dernier film de Nuri Bilge Ceylan, trôner au sein de la sélection du festival. Palme d'or au dernier Festival de Cannes, le film s'impose d'ores et déjà comme un des grands coups du Septième Art cette année. Le film était certes attendu, mais il n'en demeure pas moins une superbe surprise pour tous les spectateurs qui ont eu la chance de le voir en avant-première. À travers l'histoire du propriétaire d'un hôtel de campagne en Turquie, perdu dans une nature à la fois sublime et oppressante, Ceylan nous offre un subtil conte sur le pouvoir et la cupidité. Le film nous entraîne inexorablement sur la longue pente d'une destruction méthodique des idéaux familiaux et moraux.

Filmer la violence est souvent d'une grande difficulté, et prend différentes formes selon le réalisateur. Ici, Ceylan s'attaque à une violence théorique et non visuelle qui s'oppose à la beauté statique de la mise en scène, exprimée tout au long de l'oeuvre à travers une interprétation puissante et délicate. Un peu à la manière d'un drame moderne de Tennessee Williams, ce dernier opus du cinéma turc est quelque part la chronique d'une confrontation haineuse où chaque personnage se bat - jusque dans ses actions apparemment les plus nobles - pour obtenir le pouvoir sur les autres. Aydein, (anti)héros du film, se révèle progressivement être un pervers narcissique cherchant manifestement à écraser chaque personne qui a le malheur de tomber dans sa toile. Les personnages féminins qui l'entourent - une soeur sarcastique et condescendante ainsi qu'une femme aux allures de

sainte qui se tient à l'écart de son mari - ne semblent pas dupes de ses réelles intentions, et débute le film par une critique sévère de la mégalomanie d'Aydein. Tandis que le film se poursuit, chaque personnage plonge dans un cynisme noir, chacun se targuant des meilleures intentions là où chaque geste cache un besoin maladif de contrôle, transformant la charité en manoeuvre d'achat. Au fond, chacun des personnages amène avec lui une désillusion, un ressentiment noir envers la vie qui se tourne en complexe de supériorité. Si le héros a raté sa carrière de comédien, si sa femme est enfermée dans un mariage sans amour, si la belle-soeur tourne en rond dans une vie oisive et ennuyeuse, alors chacune de ces défaites doit être compensée par cette lutte pour le pouvoir qui est le pivot central du film. Cette violence se déchaîne en crescendo, jusqu'à atteindre son paroxysme dans une scène choc où le seul personnage conscient des intentions de la famille brûle les plusieurs milliers de livres turcs qui lui sont pourtant offerts comme une possible libération.

Dans *Winter's Sleep* semblent se rejouer les tractations malsaines et étouffantes de *La Cerisaie* de Tchekhov, qui à l'instar du film de Ceylan, traite de l'impérialisme comme d'un symbolique marché aux esclaves. L'oeuvre que nous livre le cinéaste turc est d'une profondeur et d'une délicatesse rarement atteintes conjointement, sur un plan aussi bien philosophique que politique. Il s'agit là d'une Palme d'or audacieuse et puissante, dont les trois heures quinze ne doivent surtout pas effrayer les cinéphiles, qui se priveraient d'un film qui est à ne pas douter un monument à venir.

Jean Méranger

« SI ON OUVRE UN HOMME, ON TROUVE DES PAYSAGES »

En voyant *Le grand paysage d'Alexis Droeven* et *Il a plu sur le grand paysage*, on a l'impression que la situation n'as pas changé alors que ces deux films ont trente ans d'écart.

Non, la situation est encore plus difficile pour deux raisons : la première c'est qu'en 2015 la PAC (politique agricole commune) va supprimer les quotas laitiers, c'est-à-dire la régularisation de l'offre par rapport à la demande et qui garantit une rémunération minimale. La situation devient alors très compliquée pour l'agriculture à échelle humaine. Par exemple le prix de revient d'un litre de lait est beaucoup plus faible en Nouvelle Zélande, alors nos agriculteurs, ici ceux du pays de Herve mais qui sont représentatifs de la paysannerie européenne, sont confrontés à la loi du marché et ils ne peuvent pas rivaliser avec les agricultures industrialisées. La deuxième, c'est le traité transatlantique qui instaurera un libre échange entre les produits américains et les produits européens alors qu'il y a bien longtemps que nous avons supprimé certains des leurs (poulet javalésé). Ces produits seront en concurrence directe avec les produits européens. On est dans une logique où c'est la recherche du profit qui va l'emporter.

Vous soutenez cette cause, parce qu'elle a une place plus importante à vos yeux pour des raisons purement politiques ou aussi personnelles ?

C'est l'humain, le vivant qui est remis en question. Ces agriculteurs sont les témoins de cette mise en danger, c'est tout à fait universel. J'ai l'expérience de trois paysages. Le premier est celui de mon enfance, le second celui d'Alexis Droeven en 1981 et le dernier en 2012. Et ces paysages ont changé physiquement, s'il y a fracture du paysage, c'est



Jean-Jacques Andrien

qu'il y a transformation chez ceux qui y vivent. Si on ouvre un homme, on trouve des paysages. Il y a corrélation entre paysage physique et mental. Le cinéma est fantastique pour cela, il parvient à capter ces correspondances. Dans ces films, il y a un opposant, qui est l'idée, le concept de fric. Le produit de l'agriculture, ce n'est pas du savon, c'est du vivant, comme le cinéma. Pour le cinéma, il y a l'exception culturelle, il faudrait une exception agricole. J'ai fait ces films pour livrer un témoignage, mais ce n'est pas le mien, c'est celui des paysans. Il y a une crise civilisationnelle, dont ils sont les symptômes. Pourquoi y a-t-il un tel mépris de l'humain ?

Vous vous concentrez à travers ces deux films sur ces habitants du pays de Herve est-ce à cause de votre lien personnel avec cette région et ces habitants ?

Je prépare actuellement un film en Australie, ce n'est pas parce que c'est ma région, j'aurais pu tourner ici, en Normandie... Mais il se trouve je connais cette région et je sais pourquoi ils disent ceci ou cela. En plus ces gens me connaissent du premier film donc j'ai pu sauter la première étape d'approche : les portes des fermes m'étaient déjà ouvertes. Pour moi il y a une volonté de connexion entre le récit et le réel. Ce sont des combattants, ces agriculteurs qui combattent pour retrouver leur liberté.

On pense évidemment à *Profil paysans*, comment vous placez vous par rapport à Raymond Depardon, est-ce qu'il est une influence ?

Non. Depardon montre un certain type de paysannerie, isolée et vouée à disparaître. Il montre un état de fait. Moi, c'est opposé, j'essaye de les saisir dans un processus de survie, de combat. Le film peut se prolonger, mais les problématiques sont différentes.

Vous ne semblez pas donner de solution claire aux problèmes dans vos films, en existe-t-il une ?

Bien sûr ! Certains paysans utilisent l'écologie, la vente directe sans passer par les multinationales, d'autre la lutte syndicaliste. Les solutions existent.

Propos recueillis par
Maxence Chevreau et Emile Marchand

Rencontre avec Jean-Jacques Andrien le samedi 5 juillet à 16h15 / Théâtre Verdière • entrée libre

Projection de *Il a plu sur le grand paysage* le samedi 5 juillet à 14h / Dragon 2 • dernier passage



Laurent Petitgirard

UN MAESTRO POUR TOI ET MOI

En quoi consiste le cursus de Composition de Musique à l'Image, dont vous assurez la direction au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris ?

Les compositeurs qui participent à ce cursus sont déjà en fin d'études et sont dotés d'une solide technique d'écriture. En dehors des cours de composition avec moi, ils ont des cours de maquettage, d'histoire de la musique de film, de sound design, de montage et de mixage en collaboration avec la Femis. Deux fois par an, nous travaillons sur un film avec la participation d'un orchestre symphonique.


Comment est né le projet de composition sur une séquence de *Sans toit ni loi* de Agnès Varda ?

Agnès est une amie de longue date, j'ai composé dans les années 80 la musique d'un show qu'elle avait conçu pour la télévision autrichienne et j'ai également composé la musique d'un film de Jacques Demy sur Colette, alors nous sommes de vieilles connaissances. Je l'aime beaucoup et lorsque j'ai été informé de sa présence pour le Festival, j'ai proposé de travailler sur ce magnifique film *Sans Toit ni Loi*, dont la structure est idéale pour faire plancher ces jeunes compositeurs.

Pouvez-vous nous évoquer votre travail avec les compositeurs qui sont impliqués dans ce projet ?

L'idée était de prendre 5 séquences du film pour les obliger à traduire la dégradation du personnage, ou sa libération selon le point de vue que l'on choisit. C'est très intense et nous entendrons 5 conceptions différentes de ces 5 séquences, Agnès réagira, je les ai volontairement laissés libres. Les conditions seront celles d'une séance d'enregistrement et nous bénéficieront de la grande expérience des excellents musiciens de l'Orchestre Colonne. Il faut remercier le CNSMDP dirigé par mon confrère Bruno Mantovani, la Sacem et toute l'équipe du Festival du Film de La Rochelle qui ont rendu cette rencontre musicale avec Agnès Varda possible.

Propos recueillis par Louis Guérin-Lescop

En partenariat avec la  sacem



 iro Imprimeur partenaire du Festival
Tél: 05 46 30 29 29 • www.iro-imprimeur.com

DIRECTION : Festival International du Film de La Rochelle

COORDINATION : Catalina Cuevas

RÉDACTION du N°8 : M. Boulet, M. Chevreau, C. Cuevas, A. Foucherot, N. Germé, L. Guérin-Lescop, E. Marchand, J. Méranter et B. Schieb

MAQUETTISTE : Catherine Hershey

REMERCIEMENTS : Toute l'équipe du Festival



L'équipe du Festival 2014

L'Éphémère remercie tous les bénévoles qui ont participé à la rédaction des articles, toute l'équipe du festival 2014 vous souhaite une bonne fin de festival et vous dit à l'année prochaine !

LES RENCONTRES ÉPHÉMÈRES

Bribes de souvenirs, entre deux séances, paroles de spectateurs

Votre meilleur souvenir au Festival du Film de La Rochelle ?

« *Amour* (Michael Haneke, en 2012), à la fin de la projection tout le monde retenait sa respiration : il y a eu un moment de suspens, le réalisateur nous avait fait acteurs. »
Serge, 3 ans de Festival

« Le dernier film que j'ai vu : *L'Histoire de Piera*. »
(Marco Ferreri, cette année)
Hélène, 40 ans de Festival !

La plus belle émotion lors d'une projection ?

« *Ben-Hur* (William Wyler, en 2000) c'était l'un des premiers films que j'avais vu étant gamin, et ça m'a beaucoup ému de le revoir car je suis d'une génération où les enfants allaient rarement au cinéma. »
Alain, 15 ans de Festival

Votre plus grand fou rire ?

« *L'impossible Monsieur Bébé !* » (Howard Hawks, cette année)
Anna, 36 ans de Festival

La rencontre qui vous a bouleversé ?

« Sarah Miles, qui m'avait caressé les cheveux. »
(invitée pour *La fille de Ryan* de David Lean, en 2013)
Garance, 2 ans de Festival

L'anecdote à placer dans un dîner ?

« Qu'on me confonde avec Woody Allen quand je marche dans les rues de La Rochelle. »
Gabriel, 20 ans de Festival
(ndlr : la ressemblance est en effet troublante! Woody ?)

Après la séance, vous allez :

« À la librairie de La Coursive. » Michèle, 20 ans de Festival
« Prendre une glace chez Ernest. » Alexandre, 10 ans de Festival
« Boire un verre à L'Avant-Scène. » Denis, 5 ans de Festival

Quels sont vos objectifs au Festival ?

« Voir 5 films par jour ! » Claire, 3 ans de Festival

Un conseil pour les nouveaux festivaliers ?

« Apprendre à manger un sandwich en courant. » Garance
« Pour toujours être à l'heure, avoir des gâteaux secs et une bouteille d'eau » Hélène

Enfin, une programmation idéale ?

« Une rétrospective Jia Zhangke. » Denis
« Tous les films de Frank Borzage. » Gabriel
« Un festival permanent : le Festival de La Rochelle, tel quel, mais onze mois sur douze! » Thierry, 15 ans de Festival

propos joyeusement recueillis par
Aurélien Foucherot et Nicolas Germé